



124

RUE SOUFFLOT (V^e)

6 octobre 1913.

Chère marquise,

Une fois de plus, mon ridicule silence m'a mis dans un mauvais cas. Comment vous persuader que le plus paresseux de vos amis n'est pas le moins tendre ni le moins fidèle? et comment oserai-je vous demander de distinguer la paresse de la négligence et de l'indifférence? Encore est-il bien vrai que "paresse" est un

154
mot inexact pour expliquer que je
reste des semaines et des mois sans
vous écrire. Si je cherche à me l'expli-
quer à moi-même, voici ce qu'il me
semble. Pendant huit ou dix mois de
l'année, chaque fois qu'il m'arrive la
moindre chose, je vais vous la dire, vous
demander avis et conseil; et quand il ne
m'arrive rien, je vais tout de même vous
trouver; ou si je reste parfois huit jours
sans prendre le chemin de la rue Barbet-

de Jouy, je sais du moins que je
pourrais le prendre au premier besoin
et que je le prendrai bientôt.. Mais,
quand vous quittez Paris, votre départ
rompt entre nous cette communication qui
m'est si chère; pour la maintenir, ou
pour en conserver quelque chose qui y
ressemblât, il me faudrait vous écrire tout
le temps, à tout bout de champ, sans
rime ni raison: et la discrétion ~~me~~
m'interdit de le faire. Alors j'attends, pour

prendre la plume, qu'il se passe dans
ma vie quelque événement nouveau, pré-
cis, inattendu, qui vaille la peine de vous
être raconté. Mais en fait je ne vous écris
rien parce que l'important et le profond
en amitié n'est pas le nouveau, l'inattendu,
le précis, mais au contraire le déjà connu,
ce qui ne change pas, tout le train de la
vie quotidienne. Ce que je vous dis là n'est
pas bien clair, je le sais; mais les choses
du cœur n'ont pas besoin d'être claires.
J'essaye de vous faire la théorie de mes crises
de silence: vous auriez préféré, et moi aussi,



2

126

11 RUE SOUFFLOT (V^e)

que je ne sache pas à la faire. Mais tout cela revient à dire, en somme, que, quand la maison de la rue Barbet de Jouy se ferme, je reste tout désorientée..

Champion m'a envoyé de votre part le tome II de Rabelais, et je vous remercie de ce beau présent. Le tome II est digne du 1^{er}, et j'en féliciterai Lefranc. Je l'ai rencontré l'autre jour chez M. Justerand, et, en revenant ensemble, nous avons beaucoup causé de vous. Mais je voudrais savoir — ce qu'il n'a pas su me

dire - si le neveu de M. Du Seigneur est
bien remis de son opération du trépan, et
si vous n'avez plus de ce côté d'inquiétude
et de tristesse. J'ai vu avec plaisir dans
un journal que la Ligue de l'Enseignement,
à l'occasion d'une médaille qu'elle vous décer-
nait, vous avait louée et remerciée comme
il convient. Nous avons passé dans la
Drôme de paisibles vacances : nous voici
retrouvés à Paris depuis quinze jours pour les
classes des enfants. Mon aîné a failli être

recu à Polytechnique au dernier concours, un an seulement après son bachelier, ce qui nous rend très fiers et nous donne toute confiance qu'il sera reçu cette année dans un bon rang. Mon cadet est entré en rhétorique. Il est question de représenter mon Cristan au théâtre des Champs-Élysées (direction Astuc) le 20 décembre, ou le 3 janvier prochain. D'ici à quatre ou cinq jours, acteurs, décorateurs et costumiers seront au travail, à moins que tout

751
ne craque subitement, comme il est possible. Très au fond, je désire plutôt que tout craque. Autant je souhaitais il y a trois ou quatre ans courir cette aventure, autant je la redoute aujourd'hui. Je me suis dépris peu à peu d'Isaël la Blonde; mais il est trop tard pour me retirer. Et puis, je suis fataliste en ces matières: arrive qu'arrive! En tout cas, "fous", ou succès, ce n'aura été dans ma vie qu'un épisode vite oublié. De plus en

plus, je me donne tout entier à l'histoire et à l'érudition, et j'ai passé mes vacances à faire ma remonte d'idées, à organiser de nouveaux plans de recherches (maintenant que j'en ai fini des légendes épiques), à bâtir des projets de livres — de quoi m'occuper vingt ans: c'est dire que je serai bien heureux si je puis réaliser la moitié de ces projets. Le plus urgent, celui qui me tient le plus au cœur, est de donner enfin une bonne édition de la Chanson de Roland: il est

881
déplorable qu'on la lise aujourd'hui dans
des éditions allemandes, d'ailleurs détestables.
Et puis, ma grande et dernière ambition serait
d'écrire une histoire de notre littérature du
moyen âge, que tous les lettrés pussent lire,
afin que toutes ces grandeurs de notre passé
ne restent pas indéfiniment le lot et la proie
des seuls érudits. Je rêve d'un livre très clair,
très simple, très ardent, qui tendrait à inspirer
à tous le sens, la vénération, l'amour des
de belles œuvres françaises connues aujourd'hui
des seuls "spécialistes", et qui devraient être

réintégrées dans la conscience nationale,
y revivre dans la même mesure et aux
mêmes fins que les œuvres de Ronsard ou
de Corneille. Le courage ne me manque pas;
il me faudrait la santé (que j'ai pour le
moment) et le loisir. Le loisir, c'est tou-
jours ^(je touche du bois) ce qui manque le plus; mais enfin,
on s'arrange. J'ai refusé aujourd'hui-même
un enseignement à Sèvres (la succession de
Lanson, qui prend un congé pour cause de
surmenage); je l'ai refusé afin de garder le
plus de temps possible pour ces deux livres que
je voudrais faire avant la vieillesse. Et j'en ai

encore un 3^e en vue... Mais pour l'instant, je ne prépare que mes prochains cours, et aussi une conférence que j'irai faire à Strasbourg, le 18 novembre. A Strasbourg! Je n'ai jamais été en Alsace, et ce sera pour moi un crève-cœur d'y aller. Mais j'y suis appelé par ce groupement de la Revue alsacienne (le Dr Bücher, le Destinateur Hansi etc.) et je n'ai pas voulu refuser. Je vais vous dire quelle est ma plus haute ambition de carrière, à moi, qui, occupant la chaire de Gaston Paris, ne devrais plus jamais avoir aucune ambition: ce serait de quitter un jour cette



130

RUE SOUFFLOT (V^e)

chaise glorieuse pour en occuper une
autre à l'Université de Strasbourg, rede-
venue française. Or nous verrons cela,
bientôt, quand nous leur aurons flanqué
une râclée, ce qui est plus facile qu'ils
ne croient. J'espère que vous n'avez plus
de misères rhumatismales : l'été a été si
beau, et l'automne commence si bien ! J'es-
père aussi que M. Du Seigneur est actuelle-
ment près de vous à Gesbeck, et je vous
prie de me rappeler à son aimable souvenir.
Ma femme ne veut pas être oubliée auprès

de vous et se joint à moi pour vous
souhaiter beau temps et bon repos dans
votre Gaesbeck. Veuillez agréer, ma chère
marquise, l'hommage de ma respectueuse
et profonde amitié.

Joseph Bédier.

130 bis

